



# ÉLISABETH BRILLET

## Stèles pour le temps présent

L'installation d'Élisabeth Brillet occupant toute une salle de la galerie Collection à Paris est l'occasion de revenir sur un parcours solitaire et engagé peu communs.



C'est une œuvre étonnante par son propos et sa facture que celle d'Élisabeth Brillet exposée à la galerie Collection à Paris. Intitulée *Le retour au Livre*, elle est constituée de trois mille cinq cent petites plaques de porcelaine figurant les *Psaumes* de David, fichés sur des supports métalliques alignés comme des stèles, le tout posé sur une très grande table en acier. C'est un ensemble qui tient à la fois de la sculpture par l'unicité du propos et de l'installation par l'espace qu'il occupe. Seule une partie des feuilles est estampée de ces chants anciens dont la graphie est celle des manuscrits de la mer Morte. Toutes les autres sont nues. Éparses, quelques petites vrilles de vigne s'accrochent aux tablettes, qui pourraient bien être aussi quelque chose comme des restants de fide

fer barbelés. Cet immense travail de deux années est aussi la fin d'un cycle d'une œuvre engagée, tout entière vouée à la quête d'une manière de dire « l'humanité, sa fragilité, sa lumière et ses ténèbres » pour reprendre les propres mots d'Élisabeth Brillet, à travers le message de la Bible hébraïque dont elle dit que « ne comptant que des consonnes et donc non vocalisée, elle est ouverte à d'innombrables interprétations ».

Les représentations religieuses ou mythologiques trop explicites ont été évacuées de l'art voilà plus d'un siècle. L'abstraction pourvoyant largement et de manière plus universelle à la dimension spirituelle, laissant intacte la réception subjective de chacun. C'est cette possibilité d'ouverture qui nous intéresse ici. D'autant qu'Élisabeth Brillet

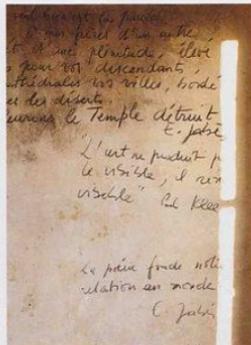
a parfaitement réussi à nous rendre perceptible la poésie du texte mystique non dans son caractère religieux mais dans sa dimension profondément humaine dans la forme même qu'a prise son œuvre. La notion d'« inscription » y est essentielle : l'apparente fragilité et la douce irrégularité des plaques de porcelaine, matière précieuse entre toutes, l'étonnante beauté physique des inscriptions imprimées dans la terre comme dans une chair, et leur enfouissement dans les plaques comme un secret qu'il faut aller chercher car elles ne sont pas immédiatement apparentes et ne sont pas non plus sur toutes. Seul un dixième d'entre elles sont estampées. Enfin la mise en œuvre. Non pas seulement qu'elles soient faites à la main, cela n'y suffirait évidemment pas, mais parce que son sens réside dans le ralentissement du temps qui y a présidé, la pensée constamment en action durant la fabrication de ces petites plaques de 20 x 12, fabriquées une à une en les étalant sur du papier kraft avant de les couper au gabarit.

« Je n'aurais jamais travaillé la porcelaine auparavant. Je ne l'aime d'ailleurs pas, même pour la vaisselle, avoue Elisabeth Brillet. J'ai trop de plaisir à me mouvoir avec le gris » Il s'agit bien d'un choix délibéré lié au sens d'une œuvre qui se construit depuis huit ans sur l'épuration comme recherche de l'essentiel mais aussi dans une sorte de joie qu'elle délivre dans le matériau.

#### Une lente gestation

La gestation fut lente mais déterminée. En 2004, Elisabeth Brillet changeait de vie. Docteur en Histoire, diplômée d'études extrême-orientales et spécialiste de la Chine contemporaine, elle travaillait en laboratoire de recherche. À la suite de différentes circonstances de la vie, surgirent le besoin de retrait et le désir de s'exprimer autrement, plus directement. Une renaissance qui passe par l'art, avec la terre comme médium.

Refusant le tour qui va trop vite, elle adopte le modelage par avancées successives qui correspond mieux à son besoin de lenteur, de concentration et de tension qui la mettent au plus près de l'état poétique qu'elle cherche ardemment et qui seul semble capable de calmer son désir d'être. Les premières céramiques exposées sont encore bavardes. En terre nue déjà mais avec des détails qui masquent les faiblesses normales des débuts, petits carrés estampés, traits de gravures et des associations avec d'autres matériaux comme les casses d'imprimeurs (boîtes de caractères en plomb) ou les caractères d'imprimerie en capitales. Auparavant il y avait eu de grands contenants émaillés, bleus, verts, et des parallélépipèdes estampés à la plaque.



« La Bible hébraïque ne comportant que des consonnes et donc non vocalisée, elle est ouverte à d'infinies interprétations. »

Elle trouve les premiers encouragements auprès de Brigitte Marionneau dont elle suit les cours dans l'atelier des Beaux-Arts de Bourges, avant de rencontrer Fance Franck lors d'un colloque sur la Chine. « Fance Franck m'ayant invitée à venir la voir avec des photos, nous passons un après-midi ensemble. À la fin elle me dit : 'arrêtez tout pendant qu'il en est encore temps Après il sera trop tard!' Elle me disait ainsi que si je continuais, j'allais y consacrer ma vie. Elle avait raison. » Par elle, elle apprend la technique de Francine Delpierre consistant à créer d'étroites bandellettes de terre et à les monter en leur superposant et crée ainsi ses premières sculptures, de grands volumes géométriques aux angles arrondis, formes doubles séparées par une ligne brisée, leur équilibre assis sur le nombre d'or. Déjà la recherche de l'universel et de l'intemporel. Ce qui lui sauve de l'anonymat et du déjà vu (comme vient derrière Brancusi?), c'est en effet le traitement de la matière, les veinures colorées de la terre apparaissant dans l'imperceptible tremblé de la surface subtilisant la sensibilité à la grandeur. « Pendant deux ans j'ai travaillé avec Fance Franck à distance. Elle m'a fait faire des usages avec mon grès du Berry qui ont bousillé les résistances de mon four! C'est une terre noire que j'achète chez Cornille qui la prépare lui-même, qui cuit blanc comme la pierre de Chauvigny qui domine ici où elle aboutit venant de Puisy. Elle a de la personnalité, des irrégularités, qui déplaissent à certains tourneurs mais me convient très bien. Des minéraux et un oxyde de fer qui me donnent des veines brunes à la cuisson, rouge vif si on y apporte un peu d'oxyde de soude. C'est vivant. Rien à voir avec les pâtes qui procèdent de mélanges. Cela pourrait se comparer avec un vin de propriété par rapport à un vin de négociant; c'est plein de surprises, rugueux ou lumineux! » Parole d'or pour cette artiste également cuisinière, qui se lève tôt le matin pour préparer pirojkis, confitures et desserts inoubliables, avec un sens des saveurs et des arômes que l'on sent inséparable de son esprit spirituel.

En 2005, elle rencontre une autre gourmande de la vie, Jacqueline Lerat, à la Biennale de Châteauroux. Ce sera le début d'une belle amitié fondée sur l'échange et la discussion et l'adoption de la technique



« à la boulette » qui était la sienne. Sur un meuble, troublant hommage, s'élance une sculpture ressemblant, sans s'y méprendre, à une des dernières grandes pièces de Jacqueline. Lors de son enterrement, un tesson à mettre dans la tombe ayant été demandé à ses anciens élèves, Elisabeth y met un fragment du premier *Psalme*. Son nom revient fréquemment dans la conversation comme si la céramiste poursuivait ailleurs celle qu'elle entretenait du vivant de Jacqueline Lerat tant les discussions liant philosophie, poésie et forme étaient fréquentes entre elles.

#### Quête d'humanité

Au cœur de sa belle maison de pierre blonde (celle de la pierre de Chauvigny, inscrite dans le rempart d'Issoudun, où Elisabeth vit avec mari et enfants, l'atelier a plusieurs pièces, le bureau pour les livres et les dessins d'où naissent les pièces, l'ancienne dépendance abritant le four électrique. Mais le cœur névralgique, le lieu du silence, le creuset de la création, comme un oratoire qui y serait voué, est un petit espace ocre clair aux murs d'argile, de torchis criblé de poils de vache roux comme on en faisait autrefois en Berry, éclairé par la lumière d'une belle fenêtre. Aux murs, des phrases de poètes et philosophes, Edmond Jabès, Paul Celan, Emmanuel Levinas, Bruno Durocher. Leur parole éclaire son travail, lui fournissent les clefs des pièces dont elle dit qu'elles naissent sans aucune conscience d'elles-mêmes». L'essence même de la pensée mystique. « Je travaille comme on dit une prière », a-t-elle pu dire au cours d'une conférence donnée l'hiver dernier au musée d'art et d'histoire du judaïsme à Paris. Bien des artistes ont dit avec d'autres mots qu'ils se sentaient les passeurs d'une œuvre dont ils n'étaient que la main.

Le judaïsme est inséparable de cette œuvre profondément pénétrée de la recherche du mystère de la vie et de la nature humaine, entièrement construite sur le rapport au



verbe, les préceptes de la cabale et la dialectique du bien et du mal. « Très jeune j'étais habitée par un grand besoin de spiritualité. Vers l'âge de 12 ans je découvre le Journal d'Anne Frank et l'existence du mal absolu. » Elle vit une sorte de choc, de douleur du monde qui fera dire à d'autres que l'art ne peut plus être le même après Auschwitz qu'avant. Elle parle longuement de son inquiétude mais aussi de sa confiance (« Comment rebâtir? C'est un drame qui ne passe pas. Ce mal est un déclenchement. Le moteur de ma vie et le départ de mon engagement artistique. »), de sa conviction que la fragilité des hommes est paradoxalement ce qui fait sa force. Mais l'intellectuelle impuissante à dire avec les mots de l'analyse, l'idée ou le concept, entend ému-ouï, convaincue que seules les émotions et « l'émerveillement » que procure l'art peuvent permettre à l'homme de renouer avec le sens, de se réconcilier avec sa temporalité. Une phrase qui fait écho au réenchantement du monde évoqué par d'autres artistes aujourd'hui. Confrontée aux difficultés du verbe pour dire « l'impensé » qui souligne-t-elle, n'appartient qu'aux poètes, « exilée de la parole » selon le mot de André Negher, qu'elle cite parfois, mais pourtant habitée par l'absolu nécessité de le dire, elle a choisi de le faire avec la terre. Elle est à la fois « le moyen de réduire les frontières qui séparent les langues et les cultures » mais aussi de « nommer le mot » au point primordial qui est silence. ■

CAROLE ANDRÉANI

*Le Retour au Livre, Hommage au poète Edmond Jabès, Elisabeth Brillet, du 20 mai au 18 juin, galerie Collection, Paris 3<sup>e</sup>.*

Photos réalisées dans l'atelier d'Elisabeth Brillet à Issoudun par Gaëtan Fiona Girard.